



HAL
open science

Etre sourd dans un monde entendant: destin, rencontre, transmission et rupture

Yves Delaporte

► **To cite this version:**

Yves Delaporte. Etre sourd dans un monde entendant: destin, rencontre, transmission et rupture. *Ethnologie française*, 2000, XXX, 3 (Envers et revers de la transmission, Catherine Choron-Baix et Marie Treps dir.), pp.389-400. hal-00445257

HAL Id: hal-00445257

<https://hal.science/hal-00445257>

Submitted on 9 Jan 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Etre sourd dans un monde entendant : destin, rencontre, transmission et rupture

Yves Delaporte

Directeur de recherche au CNRS
Laboratoire d'anthropologie urbaine
CNRS UPR34

Pour citer ce document en archives ouvertes [OAI AO-CSD][§]

Delaporte Yves, 2000, « Etre sourd dans un monde entendant : destin, rencontre, transmission et rupture », *Ethnologie française*, XXX, 3 (Envers et revers de la transmission, dir. Catherine Choron-Baix et Marie Treps) : 389-400 [Fac-similé 2010-01-08, hal-00445257, version 1, oai:hal.archives-ouvertes.fr:hal-00445257_v1 <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00445257/fr/>]

Résumé

Quatre concepts permettent aux sourds de penser leur présence dans un monde entendant. Le destin qui préside à leur naissance. La rencontre avec d'autres sourds. La transmission des traits langagiers et culturels de la surdimutité. La rupture, menace qui pèse à tout instant sur la transmission. Ce système de représentations et son contexte social sont analysés sous différents angles, depuis un mythe d'origine jusqu'aux formes actuelles de la transmission et de la rupture.

Mots-clés : Sourds; Langue des signes; Transmission; Éducation spécialisée; Héros civilisateur

Abstract

Being deaf in a world of non-deaf people : destiny, meeting, transmission and rupture Four concepts enable the deaf to think their destiny in a world of non-deaf people : fate that presides over their birth ; meeting with other deaf people ; transmission of linguistic and cultural characteristics of deaf-muteness ; rupture that continually threatens transmission. This System of representations and its social context are analysed from various points of view ranging from the myth of origin to the present forms of transmission and rupture.

Keywords : Deaf people. Sign language. Transmission. Spécial training. Civilizing hero.

Zusammenfassung

Taub sein in einer Welt von Nichttauben : Schicksal, Treffen, Überlieferung und Bruch Vier Konzepte erlauben den Tauben ihr Dasein in einer Welt von Nichttauben zu denken : das Schicksal, das über ihre Geburt ; das Treffen mit anderen Tauben wacht ; die Überlieferung der sprachlichen und kulturellen Kennzeichen der Taubstummheit ; der Bruch, der jederzeit die Überlieferung bedroht. Dieses System von Darstellungen und sein soziales Umfeld werden in verschiedenen Hinsichten untersucht, von dem Herkunftsmythos bis zu den gegenwertigen Überlieferungs- und Bruchformen.

Stichwörter : Tauben ; Zeichensprache; Überlieferung; Fachbildung; Zivilisatorischer Held.

**

yves.delaporte@nordnet.fr

11 rue Planche-Oudin
77120 Saints (France)

Yves Delaporte : contributeur Open Acces Self-archiving

<http://hal.archives-ouvertes.fr/aut/Yves+Delaporte/>

Yves Delaporte : Scientific commons

http://en.scientificcommons.org/yves_delaporte

[§] Ne pas oublier de citer la source OAI du document pour permettre à vos lecteurs de retrouver le document en libre accès.

Être sourd dans un monde entendant :

destin, rencontre, transmission et rupture

Yves Delaporte
Centre national de la recherche scientifique

I RÉSUMÉ

Quatre concepts permettent aux sourds de penser leur présence dans un monde entendant. Le destin qui préside à leur naissance. La rencontre avec d'autres sourds. La transmission des traits langagiers et culturels de la surdimutité. La rupture, menace qui pèse à tout instant sur la transmission. Ce système de représentations et son contexte social sont analysés sous différents angles, depuis un mythe d'origine jusqu'aux formes actuelles de la transmission et de la rupture.

Mots-clés : Sourds. Langue des signes. Transmission. Éducation spécialisée. Héros civilisateur.

Yves Delaporte
Laboratoire d'anthropologie urbaine
27, rue Paul-Bert
94204 Ivry-sur-Seine

Un enfant naît sourd. Sa parole vocale sera gravement entravée, et celle de ses interlocuteurs ne lui sera perceptible que par le filtre sévère de la lecture sur les lèvres¹. Il a toutes les potentialités langagières qui caractérisent l'espèce humaine, mais la seule langue qu'il parlera avec aisance sera une langue gestuelle².

La parlera-t-il seulement ? La variété des contextes familiaux et éducatifs, les querelles pédagogiques, le regard changeant porté sur les sourds (autrefois héros philosophiques³, aujourd'hui handicapés à rééduquer), rendent incertaine la réponse à cette question. Beaucoup finiront par rejoindre la communauté des locuteurs de la langue des signes, où ils trouveront leur conjoint. D'autres en seront éloignés et demeureront ce que dit d'eux la société entendant, par l'intermédiaire de ses experts en surdité : des déficients auditifs, et rien que cela.

Si inévitablement réductrices qu'elles soient par rapport à la grande diversité des situations concrètes, ces quelques lignes suffisent à suggérer que la transmission est la question primordiale que doivent affronter les sourds, dans chacun des deux univers où ils sont amenés à vivre ; ses formes, ses contenus, ses cheminements sont nombreux, complexes et enchevêtrés. Je me propose d'en démêler ici quelques fils, en donnant prioritairement à voir, ce qui est la vocation de l'ethnologue, la manière dont la transmission est pensée par les sourds eux-mêmes.

■ Sous le signe du destin

Les sourds sont rares : une naissance sur mille. Près de 10 % de la population porte un gène de surdité, mais ces gènes sont fort divers et dans 85 % des cas la surdité est un caractère récessif, ce qui explique la grande rareté des phénotypes de surdité et son faible taux de reproduction : 95 % des sourds sont issus de parents entendants ; 90 % des enfants issus de parents sourds sont entendants. La surdité comme produit de la réunion hautement aléatoire de deux gamètes porteurs d'un même gène ancre donc d'emblée, dans la reproduction biologique, les thèmes de la rencontre et du hasard que nous verrons se déployer dans la pensée sourde.

« Comment se fait-il que je sois sourd alors que mes parents sont entendants ? » « Comment est-il possible que mon mari et moi, tous deux sourds de naissance, n'ayons que des enfants entendants ? »⁴ Voilà quelques-unes des questions que les sourds se posent dans l'intimité. Les surdités qui sautent une génération (les parents sont sourds, les enfants entendants, les petits-enfants sourds) sont les plus troublantes. Elles empêchent de penser en termes d'exception, tout autant qu'en termes de normalité.

Les conceptions que les sourds se font de leur état sont radicalement opposées à celles du monde entendant : être sourd n'est pas être déviant par rapport à une norme, c'est appartenir à une autre norme. Parce que cette vision d'eux-mêmes comme catégorie

anthropologique se situe aux antipodes de la médicalisation de la surdité, les sourds éprouvent généralement des sentiments peu amènes vis-à-vis des spécialistes de l'oreille ; aussi n'est-ce pas un hasard si le seul membre du corps médical que j'aie jamais vu être invité par une association de sourds à faire une conférence était une généticienne. Sa spécialité la faisait reconnaître comme détentrice d'un savoir essentiel sur les sourds, permettant d'apporter peut-être des réponses à de vraies questions, celles qui portent non pas sur des courbes audiométriques dont les sourds n'ont que faire, mais sur l'être au monde, sur la transmission (fig. 1), ses continuités et discontinuités.

Quant aux nombreuses tentatives d'explications spontanées que j'ai relevées, elles proviennent moins des sourds eux-mêmes que de leurs familles entendant et entrent dans des schémas bien connus [Bonniol, Gleize, 1994]. On y retrouve les conceptions populaires de la reproduction où le sang est le véhicule de l'hérédité : « *Peut-être que les sangs de mes parents n'étaient pas adaptés.* » Ou un recours à des événements circonstanciels : « *Lorsqu'elle était enfant, ma mère s'était amusée un jour à mimer une sourde.* » « *Peu avant ma naissance, mon père a croisé un sourd dans la rue.* » « *Ma mère était convaincue que je suis né sourd parce qu'étant enceinte de moi, elle avait embrassé mon arrière-grand-tante sourde sur son lit de mort.* » De telles hypothèses, rapportées avec une mimique dubitative ou sceptique, se concluent généralement par un signe évocateur : le pouce et l'index formant boucle s'abattent vers le bas en s'ouvrant. Ce signe est souvent accompagné de commentaires tels que « *en tout cas c'est comme ça, pour moi c'est pareil, je suis sourd et c'est tout* ». Il se situe à l'intersection des concepts de destinée, de hasard et de fatalité, et c'est par convention que je le traduirai par « *destin* » (fig. 2)⁵. Le même signe conclut le récit de surdités accidentelles, consécutives à une méningite ou à la prise de médicaments nocifs pour l'audition.

La mémoire familiale ne porte que rarement la trace

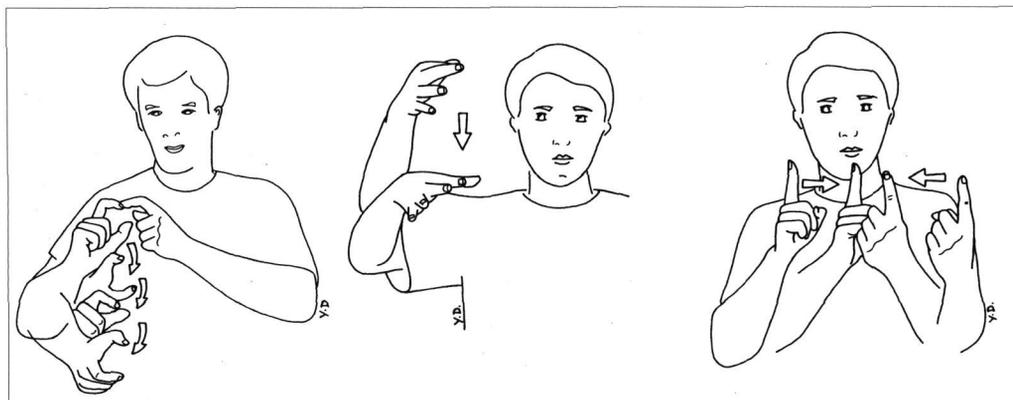
d'une autre surdité qui aurait pu annoncer celle qui vient de surgir. La découverte de la surdité du petit enfant, la souffrance parentale, les sentiments de culpabilité (« *Qu'ai-je fait pour mériter cela ?* »), le travail de deuil qui succède à un état de sidération, tout cela relève d'une anthropologie du malheur. Ce n'est pas elle qui nous concerne ici : pour la personne sourde, sa propre naissance s'inscrit dans une anthropologie du hasard et de la destinée.

■ La rencontre

Isolé dans sa famille entendant, l'enfant sourd, bien souvent, ne sait pas qu'il est sourd. Il ne l'apprendra que lorsque sera survenue une étape décisive, celle de la découverte qu'il existe d'autres sourds. L'instant de la rencontre avec des êtres semblables à soi est le point d'orgue de toutes les histoires de vie que j'ai recueillies. Les embûches qui sèment le chemin y conduisant sont innombrables. En tête vient bien sûr la rareté des sourds. Mais cette rareté serait en elle-même peu de chose si la surdité ne présentait en même temps la caractéristique étrange, par rapport aux autres déficiences, d'être invisible.

L'invisibilité du handicap fait aujourd'hui partie de la vulgate du discours sur les sourds. Mais elle est toujours traitée du point de vue des relations entre sourds et entendants, dans le cadre de leurs interactions quotidiennes : l'invisibilité de la surdité entraîne des représentations fausses, provoque des réponses inadaptées, rend plus malaisée la communication. Or, si elle fait problème pour les sourds, c'est d'abord parce qu'elle est une entrave à la rencontre d'autres sourds.

Ce thème est toujours associé, dans la parole des sourds, à celui de la dissimulation des enfants sourds par leur famille entendant. Paul a travaillé pendant dix ans pour un patron qui avait un fils sourd et qui ne le lui a jamais dit. Dans ce hameau bressan où une dizaine



1. Transmission.

2. Destin.

3. Rencontre.

Dessins de l'auteur.

d'ouvriers sourds étaient employés à la fabrication de chaises, il fallut des années avant que l'on découvre qu'un enfant sourd vivait dans une famille entendant. Martine, Parisienne, a passé toutes les grandes vacances de son enfance dans le même petit village ; vingt ans plus tard, par le hasard de ses relations avec d'autres sourds parisiens, elle a appris qu'une femme sourde vivait dans la maison devant laquelle elle passait tous les jours. Voilà quelques-uns des exemples qui sont continuellement mis en avant, comme autant d'objets de scandale, pour apporter la preuve que « *les entendants cachent les sourds* ». Cette conviction est constamment réaffirmée dans toute discussion sur le petit nombre d'écoles spécialisées, ou sur le fait que, dans les villages et les petites villes de province, on ne voit guère d'enfants sourds.

La rencontre (fig. 3) est donc un événement hautement aléatoire. L'actrice Emmanuelle Laborit a raconté dans son autobiographie comment son père a découvert l'existence de la langue des signes en écoutant par hasard France Culture [Laborit, 1994]. Une autre actrice sourde, Claire Garguier, a dit devant la caméra⁶ son émoi lorsqu'elle a aperçu pour la première fois un groupe de sourds adultes dans un aéroport, bavardant avec leurs mains. De semblables récits m'ont été faits par dizaines. Tous se concluent par le signe « *destin* ». Ainsi d'un sourd appartenant à la bonne bourgeoisie, éduqué par des précepteurs et soigneusement éloigné de tout contact avec d'autres sourds : « *Les voisins du dessus ont déménagé. Est arrivée une nouvelle famille avec un petit sourd, et on a commencé à se faire des signes en cachette quand on se croisait dans l'escalier – destin !* »

Un cas se détache par sa fréquence : l'entrée à l'école spécialisée, où la rencontre avec la langue des signes se fait dès la première récréation [Delaporte, sous presse]. Encore faut-il arriver jusque-là. Rien de moins évident, surtout en province, où les parents, livrés à eux-mêmes, désemparés, mal informés, ignorent parfois jusqu'à l'existence d'une institution dans le département voisin. « *Mon père allait à la foire mensuelle du bourg, il est entré dans un bistro pour se rafraîchir, il a bavardé avec le patron et voilà que le patron avait un fils à l'école des sourds de Chambéry !* » « *Ma mère entre un jour dans un magasin, elle bavarde avec la vendeuse et elle découvre que celle-ci avait une fille qui était à l'école des sourds de Villeurbanne.* » Et c'est, à nouveau, la figure du destin qui est invoquée.

Rencontrer d'autres sourds et leur langue est l'événement fondateur de l'existence individuelle de chaque sourd. Or cet événement se retrouve dans le mythe d'origine de la langue des signes, où l'abbé de l'Épée (1712-1789), pionnier de l'instruction des enfants sourds, endosse les habits du héros civilisateur (fig. 4). Voici ce mythe, tel que je l'ai vu conté en signes dans une fête sourde à Orléans.

« *C'était il y a très très longtemps. Un abbé secourait les pauvres. Par une nuit d'orage, où il pleuvait à torrents avec la foudre qui tombait de tous côtés, l'abbé se réfugie sous une*



4. La rencontre de l'abbé de l'Épée et des jumelles. La Providence indique à l'abbé le chemin conduisant aux jumelles sourdes. Celles-ci, occupées à des travaux d'aiguille, n'entendent ni ne voient arriver leur libérateur. Inscription en bas à droite : « *Charles-Michel de L'Espée désigné pour délivrer les sourds-muets.* » (Gravure de Joseph Cochefer, sourd, 1849-1923, Paris, Institut national de jeunes sourds)

porte cochère qui donne sur une cour. De là il aperçoit une fenêtre avec de la lumière. Il monte quelques marches et frappe à la porte. Comme personne ne répond, il pousse la porte et entre dans une pièce où deux jeunes filles qui lui tournent le dos s'affairent à des travaux de couture. Poliment, il se présente et leur demande s'il peut rester un moment en attendant que l'orage cesse. Bizarrement, les jeunes filles ne répondent pas ni même ne se retournent. Intrigué, l'abbé s'approche, et en le voyant elles sursautent. L'abbé essaye d'engager une discussion avec elles, mais elles ne prononcent toujours pas un mot. Survient alors la mère, qui se jette aux pieds de l'abbé et, en sanglotant, lui explique que ses filles sont sourdes et muettes. Bouleversé, l'abbé rentre chez lui mais ne parvient pas à s'endormir. Pendant la nuit, il invente la langue des signes, retourne le lendemain chez les jeunes filles et commence à leur enseigner le nouveau langage. »⁷

Les différentes étapes de la narration et le thème central qui est le don fait aux sourds de la langue des signes,

en font un récit des origines qui débouchera sur le culte de l'abbé, paré de titres tels que « *messie d'un peuple longtemps déchû* », « *nouveau rédempteur* » [Banquets des sourds-muets, 1864], « *ange descendu du ciel* » [Berthier, 1846].

À Paris, j'ai vu conter cette histoire par un sourd lettré à des enfants sourds, avec une modification de taille. Lorsque l'abbé s'approche des jumelles, elles s'interrogent en signes : « *Qui est-ce ?* » Puis « *elles enseignent quelques signes simples à l'abbé : maison, arbre, pain. L'abbé comprend alors que les sourds ont une langue à eux et forme le projet de les éduquer dans cette langue* ». La vérité historique est ainsi rétablie au profit des sourds (on sait, par le témoignage d'un contemporain, que les sourds parisiens disposaient déjà à cette époque d'une langue très élaborée), mais le décor reste inchangé : les ténèbres qui symbolisent l'état de confusion dans lequel étaient plongés les sourds, la foudre qui annonce la prochaine révélation, la lumière entraperçue qui prélude à l'état de culture.

Il y a longtemps que l'on sait faire, dans l'histoire de la rencontre de l'abbé et des jumelles, la part du mythe et de la réalité. Or le mythe perdure, et s'il perdure c'est parce qu'il présente une synthèse parfaite entre une histoire collective et une expérience personnelle, toutes deux fondées sur le thème central de la rencontre. D'une certaine manière, chaque sourd revit pour son propre compte l'histoire des sourds : toutes les fois qu'un sourd en rencontre d'autres qui lui transmettent leur langue, ce sont les jumelles qui rencontrent l'abbé de l'Épée.

Les thèmes du destin, de la rencontre et du don de la langue se retrouvent dans les récits qui sont faits d'un autre événement majeur, l'importation du dialecte parisien de la langue des signes sur le continent américain. Les faits appartiennent à l'histoire. Un pasteur, Thomas Gallaudet, a une petite voisine sourde, Alice. Il part sur

le vieux continent chercher une méthode d'éducation adaptée aux sourds. À Paris, il rencontre Laurent Clerc (1785-1869), professeur sourd, à l'institution qui est issue de l'enseignement de l'abbé de l'Épée. Il le convainc de partir avec lui aux États-Unis pour fonder une école pour enfants sourds. Après avoir longtemps tergiversé, Clerc accepte. Et voilà le mythe : pendant les cinquante-deux jours que durera la traversée de l'Océan, Clerc et Gallaudet se feront mutuellement don de leurs langues, Clerc apprenant l'anglais, Gallaudet apprenant la langue des sourds.

■ Quand la surdité se transmet

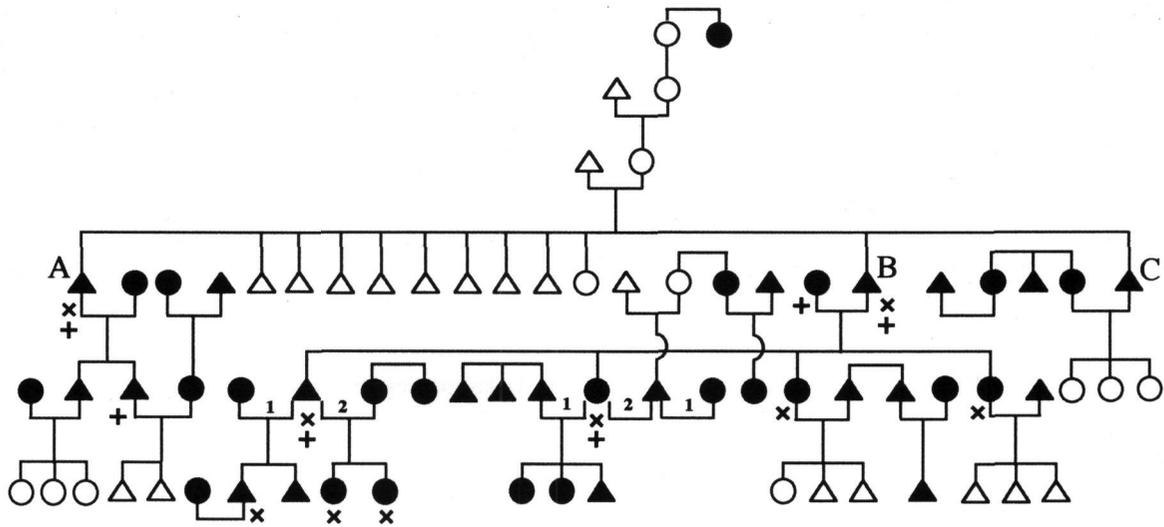
Il est une situation cependant où la rencontre n'est pas nécessaire : celle où les parents de l'enfant sourd sont eux-mêmes sourds (moins de 5 % des cas). Une configuration est plus minoritaire encore, celle représentée par les familles où l'enfant sourd n'a pas seulement une mère et un père sourds, mais également des frères et sœurs, des oncles et tantes, des cousins sourds. De telles familles jouissent d'un grand prestige. Elles forment une sorte d'aristocratie, que l'on admire et que l'on envie⁸. Il y a plusieurs manières de les dénommer, la plus courante étant « *famille sourde puissante* », le signe « *puissant* » étant une représentation stylisée des défenses du sanglier (fig. 5).

Tout ce qui est frappé, chez les autres sourds, au sceau de la séparation, se trouve ici réuni. Reproduction biologique et transmission culturelle vont de pair. L'enfant est semblable à ses parents. Sa langue naturelle, la langue des signes, est aussi sa langue maternelle. Il n'aura pas à faire le dur et incertain cheminement, placé sous le signe d'un destin aveugle, qui est le lot des autres sourds.

Dans ces familles, tout se transmet dans la normalité :



5. « *Famille sourde puissante* ». Le menton redressé et les yeux fermés dans le signe « *sourd* », une forte expiration dans le signe « *puissant* », constituent des marqueurs sémantiques d'intensité (dessins de l'auteur).



6. Un exemple de « famille sourde puissante ». Trois générations de sourds dont la première est constituée par un groupe de trois frères (A, B, C), des mariages tous endogamiques, une ancêtre sourde à la sixième génération. Le symbole x signale les personnes s'étant distinguées par des performances de haut niveau dans une même discipline sportive. Le symbole + signale celles qui jouent un rôle important dans le mouvement associatif sourd.

Symboles noirs : sourds. Symboles blancs : entendants. Les descendants des germains entendants de A, B, et C sont tous entendants. Les consanguins entendants des conjoints ne sont indiqués que s'ils permettent de relier des sourds entre eux.

non seulement la langue des signes et les autres traits culturels propres aux sourds, mais l'ensemble des expériences que les sourds ont de la vie dans un monde entendant. Il n'est donc pas étonnant que les enfants qui en sont issus aient souvent une meilleure connaissance de ce monde, y compris au plan des savoirs scolaires, que ceux qui sont isolés dans leur famille entendant. S'y transmettent aussi des valeurs familiales propres, par exemple la pratique d'un même sport de compétition (fig. 6), ou encore l'esprit d'initiative dans la création d'associations (mutuelles, clubs sportifs, foyers) : « Quand on parle des Pelletier, c'est toujours au ski que l'on pense, et quand on parle des Dupont, c'est tout de suite une image de président d'association qui vient à l'esprit. » L'être-sourd et l'être-entendant sont pensés comme les deux normes qui se partagent à égalité l'univers. Mais cette conception se heurte à une écrasante disproportion numérique : les « familles sourdes puissantes » réalisent donc localement un monde réconcilié.

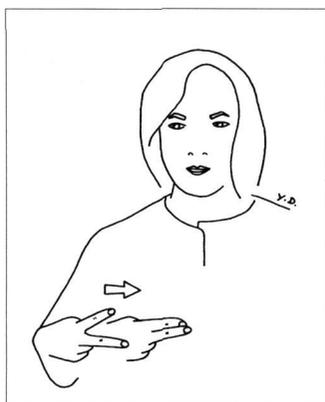
■ Des signes et des gènes : la rupture

Dans la mémoire sourde, un lieu et une date terribles sont toujours évoqués avec une expression d'horreur : Milan, 1880. Là, un congrès international d'enseignants, après avoir posé qu'il ne saurait y avoir de pensée sans parole vocale, décida d'éradiquer la langue des signes de la surface de la planète⁹. Ce sera le triomphe de l'oralisme,

pédagogie consistant, pour enseigner aux sourds, à « choisir la faculté qui leur manque pour principal instrument de leur instruction » [Bébian, 1834]¹⁰. Milan a été en réalité un point d'aboutissement, les premières tentatives de suppression de la langue des signes à l'institution de Paris datant des années 1830. On a fait reproche aux sourds de l'ignorer, mais c'est là savoir d'historien. Les sourds ont fait de Milan un emblème, comme la Shoah peut faire passer à l'arrière-plan des siècles de pogroms. Ce qui est toujours évoqué à propos de Milan et de ses conséquences, c'est la rupture de la transmission, dont le signe est une métaphore de l'acte de trancher au moyen de ciseaux (fig. 7). Aucune référence, cette fois, au destin, mais des causes clairement désignées : l'incapacité des entendants à voir dans les sourds autre chose que des êtres déficients¹¹ souvent soupçonnés de débilité mentale¹², sans langue véritable¹³, à propos desquels règnent les plus extravagantes confusions¹⁴.

« Pourquoi a-t-on cloué les mains du Christ ? – Par la faute de Milan, pour l'empêcher de parler en langue des signes. » Aucune incongruité dans la réponse à cette devinette humoristique, qui ne s'embarrasse pas d'un décalage de mille huit cents ans entre les deux événements : si Milan peut se répéter tous les jours dans la vie de chaque sourd, il peut tout aussi bien étendre son ombre sur les siècles passés.

Il y a deux manières de prétendre régler la question sourde. La première consiste à interrompre la transmission des signes ; la seconde, à interrompre la transmission



7. « Coupure, rupture » (dessin de l'auteur).

des gènes. Avant l'entreprise nazie de stérilisation forcée puis d'extermination¹⁵, ce projet a pris la forme d'un eugénisme qui, en France, ne semble pas avoir dépassé le stade de mesures préventives, tendant à décourager les sourds de se marier entre eux.

Le mariage sourd est en effet presque exclusivement endogamique, et le célibat est le lot de beaucoup. La recherche d'un conjoint est malaisée pour ceux qui, souvent en raison d'un éloignement géographique, ne participent pas à la vie associative : dans cette quête, les sourds se heurtent, à nouveau, aux obstacles de la rareté, de l'invisibilité, du caractère contingent de la rencontre. « *Je cherche un homme* », « *Je cherche une femme* » : ce sont des plaintes que je vois tous les jours sur le terrain. C'est donc sur des difficultés consubstantielles à la surdimutité que sont venues se greffer les tentatives d'eugénisme.

Quelques brefs exemples, sur un thème qui mériterait des développements d'une tout autre ampleur. À la fin du siècle dernier, le directeur de l'institution de Bordeaux se fait l'apôtre de la non-mixité dans les institutions, en raison des « *sympathies qui peuvent déboucher sur des mariages* » [Valade-Gabel, 1894]. En 1950, l'universitaire Oléron conseille aux sourds-muets de ne pas se marier entre eux, et même de ne pas se marier du tout, un « *sourd héréditaire* » étant ainsi « *sûr de ne pas propager l'infirmité dont il souffre lui-même* », tandis que le docteur Vuillemeys conclut, en termes plus savants, « *en faveur de la prescription exogamique* ». La presse sourde proteste chaque fois qu'elle le peut. J'ai suggéré que tout cela se reflète dans la terminologie de parenté en langue des signes [Delaporte, 2000].

L'enquête de terrain enseigne que la pression eugénique est toujours là dans les familles entendant, où le désir d'enfant normal est transféré sur la génération suivante. Des mères cassent toute relation entre leur enfant sourd, devenu adulte, avec un sourd de l'autre sexe, par peur d'un mariage qui consacrerait une surdité jamais acceptée et qui pourrait entraîner sa reproduction.

■ Langue interdite, langue transmise

Jusque dans les années quatre-vingt, l'institution scolaire est à la fois le lieu où la langue est le plus strictement prohibée, et celui où elle se transmet malgré tout. De là l'ambivalence des sentiments que les adultes éprouvent à son égard. Les femmes sourdes évoquent toujours avec indignation la rigueur impitoyable des religieuses dans les petites écoles confessionnelles ; mais, lorsqu'à l'occasion d'un voyage associatif elles découvrent leur ancienne école en ruines, leurs lamentations révèlent quel attachement elles lui portaient. Ce serait d'ailleurs une erreur de croire nécessairement liées la répression de la langue et une pédagogie de type autoritaire. En recourant à des méthodes libérales, on a cherché à obtenir le consentement des enfants à leur propre déshumanisation : quand on rend visite à une classe de petits correspondants entendants, « *des règles de vie sont proposées et adoptées : on ne fait pas de gestes dans le train et le métro, ni avec les correspondants* », note fièrement une institutrice adepte de la pédagogie Freinet [Schmit, 1972].

Dans les grands internats, l'interdiction était limitée aux salles de classe, la tolérance étant de règle dans les autres territoires. Dans les petites écoles, l'interdiction était totale, ce qui n'empêchait pas la langue de se transmettre par mille ruses, dans la clandestinité des dortoirs ou les recoins des cours de récréation, malgré la sévérité des sanctions.

Les enfants arrivaient parfois à l'internat avec des signes créés de toutes pièces, dans le cadre d'une communication élémentaire avec la famille entendante¹⁶. Ces signes étaient rapidement remplacés par ceux en vigueur dans l'institution. À la sortie dans le monde adulte, ce seront encore d'autres formes langagières qui seront apprises, résultant du brassage entre sourds de régions différentes. Cependant, une partie des lexiques régionaux reste très influencée par les institutions locales : il en va ainsi des jours de la semaine, dénommés en fonction des activités scolaires. À Lyon, jeudi était le jour de la « *gymnastique* », samedi celui où l'on « *brossait ses habits* ». À Metz, lundi était le jour du « *remplissage des encris* », mardi celui de la « *cueillette des pommes* », mercredi celui du « *dessin* », jeudi celui de la « *douche* », samedi celui de la « *gymnastique* ». Le dimanche est tantôt le jour de la « *prière* », tantôt celui des « *beaux habits* ». Beaucoup d'autres signes réfèrent à des étymons disparus, et sont devenus opaques. Cette opacité témoigne de la continuité de la transmission par tradition « orale ».

Cette transmission se faisait parfois en observant les aînés dans la cour de récréation (mais dans beaucoup d'établissements, la cour des petits était séparée de celle des grands), plus souvent entre membres d'une même classe d'âge, les nouveaux apprenant la langue auprès de ceux qui étaient arrivés l'année précédente. Si

minoritaires qu'ils aient été, les enfants issus de parents sourds, ou ayant un aîné sourd dans leur fratrie, étaient le pivot de la transmission. Lorsqu'il s'en trouvait un dans une classe, c'était souvent lui qui était le dépositaire de la norme langagière.

Jusqu'à leur sortie définitive de l'institution, les enfants ne voyaient pas de sourds adultes auxquels ils auraient pu s'identifier. Les institutions n'en employaient pas, ou très peu, toujours cantonnés dans des tâches subalternes. Les nombreuses associations sourdes ne semblent guère s'être soucies d'entrer en contact avec les enfants. C'est évidemment l'une des conséquences de la situation de domination dans laquelle se sont trouvés les sourds après le congrès de Milan, qui a entraîné des attitudes de repli sur soi et de résignation. Mais c'est aussi la traduction culturelle des aléas de l'hérédité : si les adultes sourds se sont souvent désintéressés des enfants sourds, c'est aussi parce que ces enfants étaient rarement les leurs.

■ L'utopie oraliste (presque) réalisée

Contemporaines de l'apparition de l'orthophonie et des premières prothèses dans les années cinquante et soixante, de petites écoles se proposant de « rééduquer l'ouïe et la parole » semblent avoir, plus que les petites écoles confessionnelles ou les grands internats, approché au plus près l'utopie dont on avait rêvé à Milan. Dans ces écoles, l'entre soi était réduit au strict minimum. Dans l'histoire des institutions pour sourds, il n'en est pas qui aient autant mérité d'être qualifiées de totalitaires, au sens où Goffman le conçoit.

Les parents sourds ayant des enfants sourds ne les mettaient pas dans de telles écoles, dont l'idéologie et les pratiques étaient inverses des leurs. Il n'y avait donc pas d'autres modèles que les entendants-parlants, qui occupaient la totalité de l'horizon visible. L'apprentissage de la lecture, qui aurait pu permettre l'accès au savoir, était entièrement subordonné à la rééducation de la voix. J'ai rencontré des mères sourdes qui, passées par ces écoles où étaient utilisés des manuels dans lesquels figurent des mots aussi sophistiqués que « moïse »¹⁷, « benzine » ou « bengali », parlent en petit-nègre à leurs enfants entendants : « Toi donner poupée maman. »

Pourtant, la vivacité visuelle propre aux sourds leur faisait restituer avec acuité et sensibilité tout ce qu'ils percevaient. Le soir, on se regroupait en cachette dans un coin du dortoir. Là on mimait les menues scènes de la vie quotidienne, en parlant silencieusement avec les lèvres, mais en imitant les postures des entendants. On jouait les repas : on se penchait à gauche puis à droite pour proposer un plat, on levait ou abaissait les sourcils pour prendre une mine aimable ou dépitée. On jouait la salle de classe, avec le maître qui tripotait ses papiers tout en bougeant les lèvres. On imitait les mimiques des

mamans entendants : on menaçait du doigt, on penchait la tête sur la main pour intimer l'ordre au bébé de dormir, on lui enseignait quelques-uns des gestes qu'utilisent les orthophonistes pour l'apprentissage des sons. Pas d'anthroponymes gestuels¹⁸ dans ces écoles : les pré-noms étaient articulés avec les lèvres.

Beaucoup, parmi les adultes que j'ai interrogés, nient que des signes aient été pratiqués dans ces écoles – leur mémoire étant sur ce point envahie par le poids de l'interdit, puis par la libération qu'a constituée, au sortir de l'établissement, la rencontre de sourds parlant la langue des signes. Il y en eut pourtant. Comment aurait-il pu en être autrement ? Certains étaient produits à partir des gestes orthophoniques : le signe « papa » était le geste redoublé pour le son /p/, le signe « maman » était le geste redoublé pour le son /m/. Il y a eu aussi des signes créés de toutes pièces. On m'en a montré : des signes pour « déjà », pour « pas beaucoup », pour « jouer à cache-cache », pour « Tu ne m'as pas fait mal », pour « punition », pour « petit ami », pour « méchant ». Traces fugaces, émouvantes, témoignant du besoin vital de communication langagière qui caractérise l'être humain. Mais gare à qui se faisait prendre ! L'idéologie oraliste était poussée à un point si extravagant que l'interdiction s'étendait à la gestuelle inconsciente des entendants – les gestes qu'ils font lorsqu'ils parlent, y compris lorsqu'ils téléphonent : toute mimique un tant soit peu expressive, tout geste déictique étaient punis de coups de règle sur les doigts. On a empêché des fillettes de bercer leur poupée : le balancement du corps, c'était déjà trop. Situation dont l'absurdité était pressentie par ces jeunes élèves, dans leur observation attentive des maîtres entendants : « Un jour, nous avons aperçu le directeur en train de parler à un ouvrier d'entretien pour lui expliquer comment il devait aménager un local. Et voilà que le directeur faisait des gestes ! Il écartait les mains pour montrer la dimension d'une caisse, il les élevait pour montrer où la caisse devait être rangée. Nous étions là dans un coin, effarés, nous poussant du coude pour articuler avec nos lèvres : "Regarde le directeur ! Regarde, il fait des gestes" ! »

Quelques signes parvenaient à se transmettre clandestinement aux nouveaux arrivants. À quinze ans de distance, le signe « pas beaucoup » (le pouce et l'index réunis tapotent le bout du nez) perdure aujourd'hui chez les enfants de telle petite école orthophonique de Bourgogne. Voici un autre exemple de la force de la transmission, glané dans la littérature pédagogique des années soixante : à l'institut de Fougères¹⁹, les petites sourdes utilisaient, pour désigner les religieuses, un signe référant à leur coiffure, alors que celle-ci avait depuis longtemps disparu et qu'il ne pouvait donc s'agir d'une création spontanée [Launay, 1961].

C'est une litanie chez les éducateurs : comment venir à bout de ces gestes qui reviennent par les voies les plus imprévisibles, alors que l'on croyait s'en être à jamais débarrassé ? Un cas est bien connu, qui concerne également Fougères, d'où une enseignante, Lucie de Jésus, rapporte, pour s'en lamenter, l'un de ces cheminements

[1964]. On avait réussi à éliminer totalement les gestes jusqu'en 1945, quand ils réapparaissent subitement, obligeant à tout reprendre de zéro. Que s'était-il passé ? Une enquête serrée montre que dans un hospice contigu à l'institution, deux sourdes utilisant des signes les avaient montrés à des employées de l'ouvroir qui elles-mêmes les avaient transmis aux élèves. Pour extirper le mal, on empêche tout contact entre les élèves et les employées, entre les nouvelles élèves et les anciennes. C'est à ce propos qu'a été utilisée la métaphore de la contagion comme représentation dominante de la transmission de la langue des signes [Mottez, 1990].

■ Nouvelles formes de transmission

Depuis deux décennies, les sourds sont partis à la reconquête de l'espace public d'où ils avaient disparu après Milan²⁰. À la fin des années soixante-dix, une poignée de sourds dont la plupart figuraient au bas de l'échelle sociale se sont lancés dans la folle entreprise de transmettre leur langue à quelques entendants qui, mus par la seule curiosité, leur en avaient fait la demande. Au début, les cours étaient gratuits : c'était une forme de don. Les sourds pensent que l'ostracisme du monde entendant à leur égard résulte d'un malentendu : les entendants se trompent sur ce que sont les sourds parce qu'ils ne les connaissent pas. Enseigner la langue des sourds aux entendants était la meilleure stratégie pour briser le mur de l'incompréhension. Il s'agissait, pour reprendre la métaphore de la contagion, de contaminer l'adversaire.

Cette blague ne dit rien d'autre. Un sourd à qui l'on a appris à détester la langue des signes tombe sur une lampe magique. « *Formidable, je vais pouvoir enfin réaliser le rêve de tous les oralistes !* » Il frotte la lampe pour faire apparaître le génie, et lui enjoint de rayer ces satanés gestes de la face du monde. Manque de chance, le génie est un sourd qui ne connaît que la langue des signes. Pour pouvoir se faire obéir, notre oraliste est donc obligé, bon gré mal gré, de s'inscrire à un cours de langue des signes. Mais il est si ébloui par la beauté de cette langue qu'il abandonne vite son néfaste projet.

La transmission de la langue des sourds à des entendants fut un renversement difficile à penser. Y compris chez ceux qui y participèrent dès le début : « *J'ai rencontré celui qui avait commencé à organiser des cours pour entendants et il m'a demandé si je voulais le rejoindre. Ça m'a paru une chose insensée : enseigner à des entendants ! Jamais je ne saurais faire une chose pareille. Je ne comprenais pas du tout ce qu'il essayait de mettre sur pied, j'étais persuadé que ça n'avait absolument aucun sens. Bon, je suis quand même venu au premier cours, juste pour voir comment ça se passait. Les entendants se sont assis en demi-cercle autour du formateur. Moi j'étais terrifié, je m'étais planqué dans un coin de la pièce. Puis petit à petit j'ai accepté l'idée d'essayer. Mais j'étais encore*

apeuré, je me disais que j'allais tout le temps faire des erreurs. Je croyais que les entendants savaient tout, que tout ce qu'ils faisaient était juste et parfait, et que, nous les sourds, on ne pouvait que se tromper. »

La plupart des sourds, en effet, oscillèrent entre scepticisme et opposition. Scepticisme parce que les signes leur paraissaient être si étroitement liés à la surdituté qu'il leur était impossible de dissocier les deux concepts. Opposition parce qu'en situation traditionnelle, il y avait symétrie. Chacun, sourd et entendant, parlait une langue que l'autre ne comprenait pas. Exclue de tout, les sourds avaient au moins un domaine réservé dans lequel ils excellaient. Donner la langue des signes à des entendants casse cette symétrie, et introduit une nouvelle inégalité : il y a maintenant d'excellents bilingues entendants, alors qu'un sourd parlant bien et le français et la langue des signes reste une exception. Le cas des interprètes professionnels symbolise ce paradoxe. Ce sont nécessairement des entendants. C'est pourquoi les cours sont apparus et se sont développés hors des foyers sourds, lieux traditionnels de rencontre et d'échange entre sourds. Comme si la transmission de ce que l'on a de plus précieux, sa langue, à l'autre culturel ne pouvait pas se faire chez soi, mais devait se faire chez lui.

L'apprentissage de la langue des signes par un nombre croissant d'entendants, et notamment par une frange de parents d'enfants sourds, a provoqué l'émergence de nouvelles figures de la transmission. Partout sur la planète, la langue se transmet des parents aux enfants ; ici, cette orientation peut s'inverser. C'est une maman entendant qui refuse tel ou tel signe que son formateur lui enseigne, parce que ce ne sont pas ceux que son fils utilise. C'est une fillette qui apprend à sa mère entendant les signes qu'elle a reçus de ses petits camarades, ou de son éducatrice sourde. Ce sont aussi des parents sourds qui, passés par des écoles oralistes, n'ont qu'un maigre bagage en langue des signes, mais qui l'enrichissent constamment grâce à leurs enfants sourds vivant aujourd'hui dans un milieu plus ouvert.

Les cours peuvent permettre de rattraper une transmission ratée. Beaucoup de parents sourds hésitent à transmettre leur langue à leurs enfants entendants : soit qu'ils intériorisent les idées dominantes sur les sourds, soit qu'ils estiment donner plus de chances à leur enfant en lui parlant un français approximatif, soit qu'ils croient impossible pour un entendant, fût-ce leur propre enfant, d'apprendre la langue des sourds. Il arrive que ce dernier, devenu adulte, fasse spontanément la démarche d'apprendre la langue de ses parents auprès d'une association de sourds. Les parents peuvent alors manifester une joie éclatante ou mitigée, éprouver le vif remords de n'avoir pas été eux-mêmes les agents de la transmission, parfois aussi réagir de manière inadaptée, révélatrice de lourds malentendus : « *Mon père avait toujours refusé de m'apprendre le moindre signe. Et maintenant que j'ai commencé à apprendre sa langue il y a à peine deux mois, il me corrige à tout propos, reprend chacun de mes signes, refait toutes mes*

phrases depuis le début et me reproche de ne pas être déjà un vrai crack ! »

Les cours peuvent aussi renouer les fils de la transmission sur plusieurs générations. Sophie, entendante, n'a pas reçu la langue de ses parents sourds, elle l'a apprise à l'âge de quarante ans lorsqu'une association sourde est apparue dans sa région. Aujourd'hui elle enseigne des signes à ses propres enfants, entendants, pour qu'ils puissent communiquer avec leur grand-mère sourde.

Ces cours ont été le déclencheur de bien d'autres événements : ils ont ouvert, aux enseignants sourds, des écoles d'où leurs prédécesseurs avaient été évincés il y a plus de cent ans. Si faible qu'elle soit au plan quantitatif, cette réintroduction a entraîné un changement qualitatif. En mettant les enfants en contact avec des adultes sourds, elle leur permet de se projeter dans l'avenir. Le succès médiatique d'Emmanuelle Laborit a eu le même effet : « *Quand je serai grande, je serai actrice comme "Soleil qui part du cœur"* » – le nom gestuel sous lequel Emmanuelle est connue de tous les sourds de France.

■ Nouvelles formes de rupture

Ces nouvelles formes de transmission ont été produites par les sourds eux-mêmes. Dans le même temps, le monde entendant a induit des bouleversements de grande ampleur, à propos desquels les sourds évoquent à nouveau la figure angoissante de la rupture ; ce qui fait de la période actuelle un moment particulièrement ambivalent de leur histoire.

En premier lieu, dans le domaine de l'éducation. La politique dite d'intégration scolaire a conduit au déclin des grands établissements spécialisés, véritables « pays des sourds » avec leur bouillonnement gestuel à l'heure de la récréation. Les sourds se plaignent qu'il en résulte une langue appauvrie, une perte dans la transmission d'un héritage langagier et culturel.

En second lieu, dans le domaine médical. En attendant le génie génétique, l'eugénisme a provisoirement cédé la place à l'implantation cochléaire qui recourt aux techniques chirurgicales les plus sophistiquées pour « faire entendre les sourds ».

Julie sanglote. Elle a soixante-dix ans, elle est sourde, sa fille Françoise est entendante. Françoise a reçu la langue des signes comme langue maternelle. Tous les amis sourds de sa mère la classent dans la catégorie, rare et précieuse, des entendants qui parlent la langue des sourds, qui « *ont un cœur sourd* », qui « *comprennent les sourds* » : qui comprennent ce que c'est que d'être sourd, c'est-à-dire très exactement l'inverse de ce que les entendants croient généralement que les sourds sont. Mais Françoise a une fillette sourde de trois ans, qu'elle a décidé de « *faire implanter* ». La parenté sourde, le réseau des relations et des amis sourds, tout le monde est frappé d'horreur.

L'implantation résulte presque toujours d'un entourage familial et médical qui n'a jamais eu le moindre contact avec le monde sourd. L'arrogance et l'avidité du corps médical, la naïveté des parents entendants qui croient les blouses blanches bardées de diplômes : ce sont là autant d'explications que les sourds mettent constamment en avant. Ils ont donc là, au moins, un lien causal qui les aide à penser.

Ici, il s'agit de tout autre chose. D'une chose proprement impensable. Comment Françoise qui a eu des parents sourds, qui est censée savoir ce que sont les sourds, peut-elle « *voler à sa propre mère* » une petite-fille sourde qui fait sa fierté ? Julie, paysanne jurassienne, s'est informée auprès de ses amis sourds. La question n'a pas été « *Est-ce que c'est vrai qu'avec un implant un sourd peut entendre ?* » Encore moins « *entendre un peu* », mais « *Est-ce que c'est vrai qu'avec un implant, un sourd peut être transformé en un entendant ?* » Voilà une logique inconciliable avec celle des spécialistes de l'implantation, qui présentent les bénéfices de l'opération sous la forme d'un continuum, jusqu'à une problématique « *fonction d'alerte* »²¹, bel exemple de pure construction sociale d'un fait scientifique.

On me demande d'intervenir auprès de Françoise, moi un autre « *entendant qui comprend les sourds* », pour la convaincre de changer d'avis. Peut-être l'aurais-je fait si la maman avait tout ignoré des sourds, comme cela se voit fréquemment. C'est tout le contraire. C'est donc que la décision est mûrement réfléchie, et irrévocable. Pour avoir recueilli les confidences de nombreux enfants entendants de parents sourds, j'en devine la cause : l'humiliation d'avoir eu des parents soupçonnés de déficience mentale par le voisinage, l'école, l'administration. Une souffrance d'autant plus profonde qu'elle remonte à l'enfance et qu'elle a toujours été dissimulée.

■ Le retour du refoulé

Comment conclure sans évoquer ce que les sourds, en diffusant aujourd'hui leur langue auprès des entendants, pourraient bien aussi nous transmettre, et qui transcende la simple existence de telle ou telle langue des signes locale ? L'organisation cognitive qui permet l'émergence des langues gestuelles est déjà là, comme l'atteste l'existence de telles langues chez des communautés d'entendants, des Indiens des plaines [Sebeok, 1978] aux moines trappistes [Delaporte, 1998b] ; comme l'attestent également la création spontanée de protolangues par des sourds isolés²², l'apprentissage d'éléments de la langue des signes des sourds américains à des anthropoïdes [Fouts, 1997], ou même la gestualité accompagnant spontanément la parole vocale. L'idée, longtemps spéculative, que les langues gestuelles pourraient avoir été les langues premières de l'humanité resurgit aujourd'hui sur des bases solides, grâce à la connaissance que nous commençons à avoir de leur fonctionnement. Si ces vues

sont exactes, les sourds ne feraient que nous montrer une part refoulée de notre humanité. Il y aurait alors, belle ruse de la raison, plus de vérité dans les réflexions

philosophiques du XVIII^e siècle sur les signes des sourds²³ que dans la froide technicité de tous les experts en surdité du XX^e siècle. ■

I Notes

1. On le nommait naguère « *sourd-muet* » ou « *sourd et muet* ». Récemment s'est imposé le vocable officiel « *sourd* » : c'est celui que je retiens, plus par convention que par conviction. Mes recherches ne portent pas sur un milieu défini par des critères biologiques (tel ou tel degré de déficience auditive), mais par un critère culturel : l'emploi de la langue des signes comme première langue. C'est dans cette langue que j'enquête, en Région parisienne et en Bourgogne, depuis 1994.

2. Faut-il le répéter à chaque nouvelle publication ? Il s'agit bien d'une langue à part entière (et non pas d'un vague « langage ») soutenue par une syntaxe de nature spatiale, qui permet de tout dire avec précision et notamment de tout traduire. La fonction métalinguistique est présente, comme l'attestent les jeux de signes [Delaporte, 1999c].

3. Voir par exemple la *Lettre sur les sourds-muets* de Denis Diderot, ou l'*Essai sur l'origine des langues* de Jean-Jacques Rousseau.

4. Réponses éventuelles de la génétique : parce que les parents sont des hétérozygotes porteurs du même gène récessif de surdité ; parce que le couple est porteur de gènes de surdité différents.

5. La langue des signes ne possédant pas encore d'écriture, ses unités lexicales ne peuvent être citées qu'en passant par un dessin ou une traduction, ici en italiques.

6. Dans le film *Le pays des sourds*, de Nicolas Philibert (1992).

7. Un récit voisin a été recueilli au foyer sourd de Marseille par une anthropologue sourde américaine [Padden, Humphries, 1988]. C'est une version un peu différente qui a été mise en scène par un réalisateur et des acteurs sourds dans un film inachevé (1980-1984), dont des extraits ont été incorporés au film *Sourds à l'image* de Brigitte Lemaire (1995). Dans cette variante, c'est l'alphabet manuel que l'abbé invente dans la nuit qui succède à la rencontre. Celle-ci est certainement authentique, mais on ignore tout de la manière dont elle s'est déroulée [Bézagou-Deluy, 1990].

8. Cela soulève la question de savoir comment les autres sourds, qui sont l'écrasante majorité, construisent leur affiliation au monde sourd. J'y ai répondu ailleurs [Delaporte, 1999a].

9. Les signes des sourds sont alors renvoyés

à leur animalité, à leur infériorité par rapport à une voix que l'Occident chrétien a spiritualisée [Poizat, 1996]. On trouvera une autre interprétation du congrès de Milan, plus matérialiste mais non exclusive de la précédente, chez C. Cuxac [1983].

10. *Le Tympan*, pourtant revue médicale, vend la mèche en reconnaissant (n° 12 du 1^{er} septembre 1936 : 5) que « le *sourd-muet* le mieux *démutilisé* est à peine capable de demander son chemin ou d'acheter une livre de pain ». Une institutrice : « Il ne semble pas que les enfants utilisent à la maison les connaissances acquises en classe. Ils restent isolés au sein de la famille et on n'enregistre guère de tentatives réciproques de communication. De l'aveu des parents, ils ne parlent pas. » [Lachaise, 1970].

11. « *Depuis quand interroge-t-on les malades sur la nature des remèdes qui leur conviennent ?* » (un participant au quatrième congrès international sur les sourds, 1900). Les établissements scolaires pour sourds dépendent encore, en 2000, du ministère de l'Emploi et de la Solidarité (après avoir dépendu de celui de l'Intérieur) et non du ministère de l'Éducation nationale.

12. « *Une vraie tête de sourde et muette, une vraie tête d'idiote !* » (*Drôle de drame* de Marcel Carné, 1937) « *Quand la surdité totale survient avant la fin de l'adolescence, elle entraîne un trouble sévère dans le développement de l'intelligence.* » (*Le Quotidien du Médecin*, 7 septembre 1992) « *Ma fillette sourde, tout le quartier l'appelle l'autiste.* » (Une mère entendante, 1997)

13. « *La grammaire gestive est inexistante.* » « *Une langue qui ne permet qu'une piètre communication, qu'une piètre socialisation.* » [Mandin, 1950] C'est à cet auteur que fut confiée la rédaction du chapitre « Les sourds-muets » dans l'ouvrage de référence *Langage* de l'encyclopédie de la Pléiade [Martinet, 1968]. Le livre de Colin [1978] sur la psychologie de l'enfant sourd, qui fait toujours autorité dans la formation des psychologues, est une litanie de griefs ubuesques : « *Le vocabulaire ambigu, la syntaxe instable, l'absence de termes grammaticaux précis et les limitations imposées à l'émergence de l'abstrait sont autant d'obstacles à l'apparition d'une pensée logique.* »

14. Réponse d'un responsable de la DASES (direction des Affaires sociales, de l'Enfance et de la Santé) à une demande d'information sur les actions de prévention du sida en direction des jeunes sourds (1994) : « *Il existe une brochure en braille sur le sujet.* »

15. Sur les 50 000 sourds qui vivaient en Allemagne, 16 000 ont été stérilisés et 1 600

exterminés par le gaz ou d'autres moyens chimiques [Bernard, 1998]. La stérilisation des sourds allemands est connue des sourds français grâce à la pièce *Hannah*, du metteur en scène sourd Levent Beskardes. Il n'est pas indifférent que le signe qui est utilisé pour parler métaphoriquement de la rupture de la transmission soit aussi, à l'emplacement près, celui qui désigne la stérilisation.

16. Cela a surtout concerné, me semble-t-il, les familles paysannes. À l'époque de l'oralisme triomphant, il était probablement moins dur de naître sourd dans une ferme que dans une famille citadine aisée.

17. Il n'est pas sûr que tous les lecteurs du présent article sachent qu'il s'agit d'une « *petite corbeille capitonnée qui sert de berceau* » (Le Robert).

18. L'attribution d'un anthroponyme gestuel, qui dans 90 % des cas ne réfère ni au prénom ni au patronyme [Delaporte, 1998a], entérine la rencontre de l'individu avec la collectivité.

19. Cette école est réputée pour avoir été l'une de celles qui ont le plus strictement interdit la langue des sourds. Elle est plaisamment dénommée « *Fou* », signe qui joue à la fois sur les méthodes qui y ont régné et sur la première syllabe de son nom français.

20. Un seul exemple pour donner une idée de la situation antérieure au congrès de Milan : dans les années 1840, la Société universelle des Sourds-muets entretenait des relations étroites avec de nombreux hommes politiques et écrivains, de Ledru-Rollin à Lamartine [Delaporte, 1999b]. Aujourd'hui, où 80 % des sourds sont illettrés, un tel état des choses est impensable.

21. Hormis quelques cas notoires de charlatanisme, les praticiens de l'implantation ne garantissent plus que l'opération permettra à l'enfant sourd profond d'atteindre le seuil d'audition de la parole ; mais peut-être d'entendre une porte qui claque. On jugera de l'intérêt de la chose, présentée si trivialement. La baptiser « *fonction d'alerte* » lui donne évidemment une tout autre allure.

22. La communication quotidienne entre une petite paysanne sourde bressane et sa sœur entendante a abouti à la création *ex nihilo* d'un lexique d'au moins 1 500 signes (étude en cours). D'autres cas ont été décrits par Yau [1992]. Seul le canal visuel-gestuel autorise de telles créations spontanées, en raison d'un fait si évident qu'il est longtemps passé inaperçu : le monde produit peu de sons, mais

énormément de formes. C'est à cela que les langues des signes doivent de contrevenir largement à l'arbitraire saussurien, caractéristique scandaleuse qui leur a valu d'être calomniées par des générations d'éducateurs de sourds, et

occultées par la linguistique. En langue vocale, les onomatopées sont nécessairement limitées à un très petit stock de mots. En langue gestuelle, les onomatopées visuelles, reproductions stylisées des formes et des mouvements, sont au

contraire une source illimitée de création lexicale.

23. Les travaux de B. Virole [1989, 1996] illustrent amplement cette thèse.

I Références bibliographiques

Banquets des sourds-muets réunis pour fêter les anniversaires de la naissance de l'abbé de l'Épée, de 1849 à 1863, relation publiée par la Société centrale des sourds-muets de Paris, 1864, Paris, Hachette.

BÉBIAN Auguste, 1834, *Examen critique de la nouvelle organisation de l'enseignement dans l'Institution royale des sourds-muets de Paris*, Paris, Treuttel et Wurtz.

BERNARD Alix, 1998, « Des premiers eugénistes jusqu'aux pages les plus noires de l'histoire des sourds », *Sources*, 6 : 10-11.

BERTHIER Ferdinand, 1846, « Aperçu sur la position des sourds-muets avant l'abbé de l'Épée », in P. Péliissier, *Les sourds-muets au XIX^e siècle*, Paris, Institut royal des Sourds-muets.

BÉZAGU-DELUY Maryse, 1990, *L'abbé de l'Épée, instituteur gratuit des sourds et muets*, Paris, Seghers.

BONNIOL Jean-Luc et Pascale GLEIZE, 1994, « Penser l'hérédité », *Ethnologie française*, 24 (1) : 5-10.

COLIN Dominique, 1978, *Psychologie de l'enfant sourd*, Paris, Masson.

CUXAC Christian, 1983, *Le langage des sourds*, Paris, Payot.

DELAPORTE Yves, 1998a, « Des noms silencieux. Le système anthroponymique des sourds français », *L'Homme*, 146 : 7-45.

– 1998b, « I segni dei monaci : codice o lingua ? », *L'Educazione dei Sordi*, 2 : 101-119.

– 1999a, « Hériter et transmettre dans la pensée sourde », *Revue de Psychologie clinique*, 6 : 51-61.

– 1999b, *Aux origines du mouvement sourd. Ferdinand Berthier (1803-1886)*, Louhans, CLSFB.

– 1999c, « Le rire sourd. Figures de l'humour en langue des signes », in Éliane Daphy, Diana Rey-Hulman (sous la dir. de), *Paroles à rire*, Paris, INALCO : 233-262.

– 2000, « Dire la parenté quand on est sourd et muet. Structure et évolution des appellations en langue des signes », *Ethnologie française*, 30 (1) : 83-95.

– sous presse, « Tu es sourde comme nous. Constructions identitaires dans les établissements spécialisés pour enfants sourds », in D. Saadi-Mokkrane (sous la dir. de), *Sociétés et cultures enfantines*, Lille, Presses universitaires du Septentrion.

FOUTS Roger, 1997, *Next of Kin*, New York, W. Morrow.

LABORIT Emmanuelle, 1994, *Le cri de la mouette*, Paris, Laffont.

LACHAISE C., 1970, *Notes sur les apports de l'observation dans l'intégration du milieu par le jeune sourd*, dactyl., s.l.

LAUNAY (sœur Marie-Josèphe), 1961, *L'imitation chez le sourd*, dactyl., Laval.

Lucie de Jésus (sœur), 1964, *Le problème de l'élimination des signes gestuels dans un internat de jeunes sourds*, diplôme de professeur de déficients auditifs, Fougères.

MANDIN Daniel, 1950, « De l'intelligence symbolique chez le sourd-muet », *Revue générale de l'Enseignement des Sourds-muets*, 2.

MARTINET André (sous la dir. de), 1968, *Le langage*, Paris, Gallimard (coll. « La Pléiade »).

MOTTEZ Bernard, 1990, « La sortie du ghetto », in Jean-Pierre Bouillon (sous la dir. de), *La surdité chez l'enfant en France*, Paris, CTNERHI : 63-69.

PADDEN Carol et Tom HUMPHRIES, 1988, *Deaf in America. Voices from a Culture*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.

POIZAT Michel, 1996, *La voix sourde*, Paris, Métailié.

SCHMIT Colette, 1972, *Essai de classe coopérative avec neuf fillettes déficientes auditives difficiles*, rapport dactyl., s.l.

SEBOK Thomas (sous la dir. de), 1978, *Aboriginal Sign Languages of the Americas and Australia*, New York, Plenum.

VALADE-GABEL Jean-Jacques, 1894, *Lettres, notes et rapports*, Grasse, Imbert.

VIROLE Benoît, 1989, *La surdi-mutité, de l'histoire des idées à la psychanalyse*, thèse, Paris, Université de Paris VII.

VIROLE Benoît (sous la dir. de), 1996, *Psychologie de la surdité*, Bruxelles, De Boeck Université.

VUILLEMEY Paul, 1950, « Quelques précisions sur la transmission du surdi-mutisme », *Annales d'Oto-laryngologie*, 67 (2-3) : 166-171.

YAU Shun-chiu, 1992, *Création gestuelle et débuts du langage. Création de langues gestuelles chez des sourds isolés*, Paris, Langues croisées.

I ABSTRACT

Being deaf in a world of non-deaf people : destiny, meeting, transmission and rupture

Four concepts enable the deaf to think their destiny in a world of non-deaf people : fate that presides over their birth ; meeting with other deaf people ; transmission of linguistic and cultural characteristics of deaf-muteness ; rupture that continually threatens transmission. This system of representations and its social context are analysed from various points of view ranging from the myth of origin to the present forms of transmission and rupture.

Keywords : Deaf people. Sign language. Transmission. Special training. Civilizing hero.

I ZUSAMMENFASSUNG

Taub sein in einer Welt von Nichttauben : Schicksal, Treffen, Überlieferung und Bruch

Vier Konzepte erlauben den Tauben ihr Dasein in einer Welt von Nichttauben zu denken : das Schicksal, das über ihre Geburt ; das Treffen mit anderen Tauben wacht ; die Überlieferung der sprachlichen und kulturellen Kennzeichen der Taubstummheit ; der Bruch, der jederzeit die Überlieferung bedroht. Dieses System von Darstellungen und sein soziales Umfeld werden in verschiedenen Hinsichten untersucht, von dem Herkunftsmythos bis zu den gegenwärtigen Überlieferungs- und Bruchsformen.

Stichwörter : Tauben. Zeichensprache. Überlieferung. Fachbildung. Zivilisatorischer Held.

Ethnologie française

La transmission demeure une notion centrale de l'anthropologie en ce qu'elle représente l'instrument par excellence de la continuité sociale. Composante active de ce qui se communique à l'intérieur d'une communauté humaine, elle est indissociable des constructions idéologiques qui, dans toute société, fondent l'ordre social.

Elle est par là un processus éminemment variable et imprévisible quant à ses résultats. Entre une intention de transmettre qui reste sans effet et son inverse, une postérité nombreuse en l'absence de tout projet de passation, se décline une infinité de situations intermédiaires qui mettent à mal la linéarité communément associée au procès de transmission.

C'est bien une dynamique subtile, traversée de contradictions, entravée par les obstacles et les ratages mais capable de générer de la création ou de la re-création, qui relie entre elles les générations et fabrique leur devenir.

*Revue de la Société
d'Ethnologie Française
publiée par le Centre
d'Ethnologie Française
et le Musée National des Arts
et Traditions Populaires
avec le concours du
Centre National
de la Recherche Scientifique
et de la Direction
des Musées de France*

ENVERS ET REVERS
DE LA TRANSMISSION
N° 3 - 2000

Catherine Choron-Baix

Transmettre et perpétuer aujourd'hui

Marie Treps

Transmettre : un point de vue sémantique

Liliane Kuczynski

*Fidélité et liberté. Transmission du savoir
chez les marabouts de Paris*

Catherine Choron-Baix

Retour au Laos : le mirage de la mémoire

Yves Delaporte

*Être sourd dans un monde entendant :
destin, rencontre, transmission et rupture*

Alain Reyniers

*Musique et affirmation culturelle dans
une communauté tsigane de Transylvanie*

Patrick Williams

*Un héritage sans transmission :
le jazz manouche*

Colette Pétonnet

Prospective rétrospective

Jacques Gutwirth

*Religion télévisée : les télévangélistes
et Jean-Paul II*

Paul-Laurent Assoun

La transmission et son envers inconscient

*

Sébastien Darbon

Frédéric Saumade

*Le sable et l'argile : à propos des pratiques
ludiques et spectaculaires dans les Landes*

Sophie Bobbé

*Un mode de garde écologiquement correct :
le chien de protection*

Serge Dufoulon

*Culture marine et temporalité :
du quotidien au mythe*

Anna Zisman

*Le présent aboli de la construction
de Port-Marianne à Montpellier*

Antonina Zhelyazkova

*La Macédoine et le Kosovo après
les opérations militaires*

*

Comptes rendus

*En couverture : Motifs africains anciens repris
et imprimés sur tissu (document Jacques Barou,
1977).*

